

LA PAROLE ET SON TMOIN Apologie - nuancée - de la parole

Jacques Lévine
Psychanalyste

Supposons que nous soyons mis dans l'obligation de condenser en quelques formules lapidaires notre point de vue sur la parole, pour expliquer qu'elle est autre chose que le dire ou le parler. Si c'était le cas, nous énumérerions cinq conditions qui pourraient être considérées comme fondatrices d'une parole suffisamment vraie.

1 - La parole, qu'on la considère comme lettre à la poste, passage d'un expéditeur à un destinataire ou comme bouteille à la mer(e), représente toujours une personne.

Mais qu'est-ce que cela signifie "représenter une personne" ? C'est d'abord représenter un corps. Au départ, la parole est une arme pour se territorialiser physiquement, pour réclamer une place. Pour le nouveau-né, la parole, c'est le cri, c'est-à-dire le moyen qu'utilise le corps qui a faim ou qui a mal pour, littéralement, faire pénétrer son corps dans un autre corps dont l'assistance lui est indispensable.

Peu après, par le sourire et les mimiques, le gazouillis et autres écholalies, l'enfant montre qu'il dépasse le corps à corps. Il organise des rapports plus à distance, notamment pour séduire l'autre et jouir de se sentir vivant.

Ce n'est que progressivement que la parole devient "personnelle". Elle installe dans le groupe, non seulement le corps, mais le propriétaire du corps, "sa" personne et cela lui confère un statut de membre parlant à l'intérieur du groupe parlant. Le trajet expéditeur-destinataire devient alors particulièrement complexe. Disons que le corps, en tant que masse physique, s'accompagne

d'un autre soi-même, d'un double : l'image de soi. C'est seulement sous cette forme que le corps peut être pensé et transporté dans cet espace fictif qu'est l'espace de la pensée des choses en leur absence. Dans cette image de soi, lieu pour les expériences identitaires et cognitives, sont déposés une multitude de "vécus". La fonction de la parole est d'interroger ces vécus (sentiments, émotions, préoccupations, espoirs, imaginaire) quant à leur nature et sur ce qu'il convient d'en faire. La parole commence alors comme le dit H. Wallon, à s'ériger en système d'interrogation de la pensée du corps, donc déjà en tiers du corps, mais en tiers proche, encore très concret, pas encore le tiers abstrait. Cette parole qui témoigne de l'intériorité naissante de l'enfant, de la formation de sa sphère de délibération interne ne permet cependant pas de parler de "loi de la parole". Cela devient le cas lorsque la parole représente pour l'enfant, non plus seulement "sa propre personne" mais en même temps "la personne", quelqu'un qui appartient au genre humain et doit s'en montrer digne. De ce fait, l'espace entre dehors et dedans où la parole se déploie, s'élargit.

Ce n'est plus seulement l'espace de la relation duelle, de la famille triangulaire ou même de

l'école, c'est l'espace mythique, planétaire de la société prise dans sa globalité. La parole de l'homme prend alors un autre sens. Elle fait comme si le monde pouvait se mettre à parler de lui-même. Elle devient interprétation d'une "présumée parole du monde", porte-parole d'une autre parole qui la dépasse. En se passionnant pour l'origine, l'ordre et la structure des choses, l'enfant, avec ses interminables "pourquoi",

s'engage dans un vol permanent des mystères de la création. Un dictionnaire est ce moment étonnant où la parole de l'homme rejoint ce qu'est supposé dire le monde sur sa propre organisation. Du même coup, la parole devient obligation de recherche de vérité, effort



Henri Wallon

pour accéder, au-delà de l'apparence, à un sens supposé caché.

Mais sans oublier que l'une des étymologies du mot "parole" est "parabole". Or, une parabole est un moyen de montrer "à quoi ressemble" quelque chose dont le sens n'est pas évident à première vue, un intermédiaire entre le ressenti corporel et la définition discursive. La parole n'est donc pas tenue d'être un accès complet à la vérité. Elle est acte de bonne volonté.

II - Ce qui vient d'être esquissé correspond à l'apparition, dans l'horizon psychique de l'enfant, du regard du "témoin", d'un témoin garant de la valeur de ce qui est dit. Car, pourquoi la parole au service de "la" personne serait-elle plus vraie que le parler courant? L'hypothèse est qu'il y a un mystérieux témoin qui contrôle, depuis une autre place, ce qui se dit. Le langage du type bavardage se fait, en quelque sorte, sous anesthésie locale du souci de vérité. Il ne donne pas toute l'importance voulue à l'oreille du témoin. La parole, lorsqu'elle se réfère à un ordre symbolique qui a valeur d'impératif universel, correspond au contraire à un besoin de sincérité et de vérité. Dans cette optique, elle est un outil de civilisation du langage. Elle donne la règle du jeu pour jouer au jeu du langage. Elle est le miroir qu'on ajoute au langage pour juger de sa valeur. La parole, c'est se parler à soi-même à propos de ce dont on parle.

"Tu réclames la parole ? Bien, mais l'autre au-dessus de toi te regarde. Tu ne diras donc pas n'importe quoi..." "Tu donnes ta parole? Bien, mais l'autre au-dessus de toi vérifiera dans quelle mesure tu vas la respecter"

Ceci dit, qu'en est-il de l'identité du témoin ? C'est, bien sûr, une forme du surmoi et son identité est plurielle. Il y a les forces qui représentent l'impératif catégorique moral, à qui on prête le pouvoir d'édicter les normes universelles du bon usage de la parole, mais aussi le regard parental et le regard de ceux qui forment la "supra-parenté archaïque" : les bonnes fées qui sortent d'affaire quand tout

semble perdu et, corollairement, les loups et autres démons terrorisants qui châtient en cas de faute.

Mais, dès qu'il y a regard dont le jugement peut tuer, et pas seulement glorifier, il y a menace de dévalorisation, donc organisation défensive. Tantôt nous en voulons à ceux qui nous surveillent, tantôt nous cherchons leur approbation sur un mode obsessionnel. Il y a des maladies de la crainte de la critique et de la recherche d'admiration qui pervertissent la parole.

III - Il ne faut donc pas être naïfs. Chacun sait que le désir de vérité, comme celui de fidélité ou de chasteté, est un contrat difficile à tenir. La parole est, par essence, conflictuelle. Elle fonctionne sur le fil du rasoir, entre mensonge et vérité, approximation et rigueur, angoisse et sérénité, désir de briller et modestie, entre ça et surmoi. Toute parole oscille entre élan d'amour - elle est alors parole symbiotique - et indifférence..., entre parole anale, qui jette l'autre dans la fosse à purin, et obséquiosité..., entre parole oedipienne, qui brave l'interdit, et sacralisation excessive de la vertu... La parole correspond donc à un choix de registre, à la fois volontaire et imposé : elle peut privilégier le registre pulsionnel, le registre social, le registre fictionnel de l'imaginaire ou avoir le souci d'harmoniser ces trois registres.

Qu'est-ce que cela veut dire : "Goebbels prend la parole" ? sinon qu'il y a des paroles de haine qui tuent physiquement, à l'opposé de celles qui insufflent de la vitalité. Nous devons nous souvenir d'une phrase de Hegel qui dit en substance que toute conscience vise à produire la mort de la conscience de l'autre.

Une autre raison des conflits de la parole est que ce n'est jamais seulement notre Moi individuel qui parle. La parole est aussi celle du Moi groupal.

Or celui-ci est constitué de nombreuses appartenances, de nombreux Moi groupaux. Nous parlons en étant accompagnés de ceux qui nous servent de modèle, de notre famille, de notre éducation. La parole est fidélité à ces diverses appartenances. Mais les autres, auxquels nous nous adressons, ont également leurs réseaux d'appartenances. De ce fait, la parole s'adresse aux fidélités des autres, se dresse au besoin contre elles. Aussi est-elle tenue, sauf nécessité de conflit ouvert, de faire l'apprentissage du désaccord dans l'accord. Parler, c'est accepter la différence des origines pour la dépasser.

Finalement, seule la lucidité sur l'ambivalence de nos pulsions, c'est-à-dire sur le conflit "ça-moi-surmoi" ou sur les conflits d'appartenance peut nous permettre d'aménager des positions vivables. Le psychanalyste anglais Bion précise que le seul remède au conflit Amour-Haine (A-H), ainsi qu'au refus d'en prendre connaissance (C-) est précisément la lucidité, le désir de connaissance de ce qui se passe en nous (C+). Or cette conscientisation n'est possible qu'au prix d'un déplacement, en passant du Moi émotionnel à la place beaucoup plus neutre et objective du Tiers, le témoin. La parole responsable est celle qui doute, mais ni trop ni trop peu, de sa valeur de parole vraie.

IV - Venons-en à ce qui est peut-être l'essentiel : la parole est un outil majeur de recherche de considération et, du même coup, un outil de lutte contre la déconsidération, contre le risque de perte de l'estime de soi.

Une des idées centrales de la pratique psychologique est que ce qui préoccupe le plus le bébé, l'enfant, l'adolescent, l'adulte et le vieillard, c'est l'état de construction de son Moi et de son nom, donc la considération dont il est ou voudrait être l'objet. Une grande partie du champ de la parole porte essentiellement sur les conflits de considération.

C'est d'ailleurs pourquoi l'école n'est pas seulement l'école. Ce n'est pas seulement un lieu d'instruction. C'est avant tout un haut-lieu du narcissisme, de l'amour-propre, de l'interrogation sur l'image de soi. Le plus urgent, pour l'élève, n'est pas seulement d'apprendre,

c'est, par les moyens qui sont les siens, de plaire, de se plaire, de rencontrer des autres qui plaisent, dans le cadre de ce que P. Bourdieu appelle la quête du "capital symbolique", c'est-à-dire une image où se déposent et se comptabilisent les rentrées en matière de valeur et de pouvoir.

De ce besoin de considération ne résulte pas qu'il faille se mettre à genoux devant l'enfant et accepter n'importe quelle forme de recherche de considération. Il faut distinguer les recherches positives et celles qui sont négatives, lorsque, par exemple, les attitudes de défi et de domination deviennent répétitives et bloquent la croissance.

On ne peut comprendre l'agressivité ou l'amertume de la parole qui circule dans la salle des profs, en récréation, dans les couloirs, si on ne prend pas en compte un phénomène nouveau. Pendant des millénaires, la population a accepté la déconsidération ou le peu de considération, comme normal. On courbait l'échine. A l'école, et c'est encore le sens des notes et des appréciations négatives, on présumait que l'élève, honteux d'être désigné comme mauvais enfant de ses parents, allait opérer les sursauts nécessaires. Mais le statut du Moi a profondément changé. Les souffrances liées à la susceptibilité sont devenues intenses. Au lieu de s'interroger sur le bien-fondé des reproches de l'autre ou d'en discuter le mal fondé, trop de personnes y répondent par la déconsidération de l'autre, l'arrêt de la pactisation, la haine. Ainsi se forment les couples-bataille, les familles-bataille, les corps-bataille, les classes-bataille, les ethnies-bataille, bref la parole-bataille.

Si bien qu'il faut réfléchir très sérieusement sur la parole des jeunes d'aujourd'hui, et pas seulement des plus extrémistes. Elle est à la fois recherche d'une toute-puissance mégalomaniaco-factice et lutte contre l'épée de Damoclès de la déconsidération, elle est recherche d'appartenance et refus d'appartenance. Il y a le niveau "soft", c'est le cas pour le Tag, le Rap, le Verlan, le vocabulaire genre "c'est nul, c'est génial". Il y a le niveau "hard", c'est le registre des insultes pour rabaisser l'autre, le désir forcené d'avoir

toujours raison, le "nique ta mère" qui est une façon de se plaindre du "pas de chance" de sa naissance. En ce sens, ce parler est paradoxalement une parole vraie et pas seulement le contraire de la parole dite civilisée. Naturellement, nous ne pouvons pas en approuver les formes sauvages, mais nous avons à apprendre à les désapprouver autrement que nous le faisons habituellement.

Il faudra, en effet, probablement dans la pédagogie de demain, associer aux sanctions, chartes, règlements, classes de relais, et autres rappels à la loi..., des moments institutionnalisés où des échanges permettraient de conscientiser les directions dans lesquelles les uns et les autres recherchent de la considération. Le "parler collectif vrai", différent du "parler individuel vrai", est un miroir indispensable. Les jeunes ont besoin de co-réfléchir entre eux et avec des adultes sur le pourquoi de la haine, de l'arrogance, du besoin forcené de domination sur l'autre. Ils ont également besoin, pour ne pas rester enfermés dans leur monde clos, de découvrir d'autres personnes, engagées dans d'autres projets de vie. Des enseignants remarquables l'ont montré : nous sommes en mesure d'inventer des structures d'appartenance qui permettent de passer du "nous" négatif de la marginalisation à un "nous" au service d'un "je" co-constructeur de valeurs qui donnent du sens à la vie. Peut-être faudrait-il envisager d'installer dans les établissements un bureau d'un nouveau type : "le bureau de reconsidération".

V - Mais un tel objectif requiert que l'école cesse d'être un lieu de parole clivée. Car elle disjoint :

- la parole personnelle,
- la parole institutionnelle,
- la parole universelle.

Le problème auquel nous sommes confrontés, et qui est un préalable à toute réforme, est celui d'une école qui serait enfin lieu de jonction de ces trois directions de la parole.

Qu'est-ce que la parole personnelle et quelle place doit-elle tenir à l'école ? Il y a les tenants de "l'école, c'est l'école" et

ceux pour qui l'enfant est un "être de parole" qui doit être accueilli comme tel.

Mais il y a une zone de la parole qui est licite et dicible, qui témoigne de la qualité du lien et une autre qui est de l'ordre de l'inavouable, car elle est faite de pensées hostiles ou sexuelles, par lesquelles l'enfant risquerait de se dévoiler d'une façon insupportable

Pour accueillir cette double direction transférentielle de la parole, Freinet avait imaginé une expression libre à deux versants : celle où l'on raconte sa vie quotidienne et celle où des vécus inavouables pourraient faire l'objet d'un "désencombrement" sans que cela soit dit en clair. En réalité, les choses s'avèrent plus compliquées, les réseaux d'aide et les CMPP le savent bien. Le nombre d'enfants qui souffrent de situations familiales qui les débordent est tel qu'il faut inventer de nouvelles formes de travail auprès des familles, ainsi qu'un parler collectif vrai, qui fasse entrer dans les filets de la parole officielle des réalités qui, en ce début de XXI^{ème} siècle, sont encore taboues. Les enseignants doivent être mieux avertis, et ce n'est pas pour autant qu'ils ont à devenir psychanalystes, du fait que la plupart des comportements dérangeants qu'ils observent dans leur classe sont générés par des sentiments de honte, de découragement, de peur, liés à l'état des familles. Il n'est pas soutenable de répondre que ça ne les concerne pas ou qu'ils sont démunis. C'est en se plaçant dans cette perspective que le Soutien au Soutien préconise un nouveau type de parole : "le langage intermédiaire".

Pour ce qui est de la parole institutionnelle, chacun est d'accord pour admettre qu'elle doit faire l'objet de modifications radicales. Mais le discours est une chose, les pratiques du terrain autre chose. Les programmes, les effectifs, l'organisation du temps et de l'espace, le style des relations cognitives et affectives, le vécu du lien social, les

modes de gestion des conflits sont complètement à repenser.

Les pressions actuelles sont encore trop faibles pour qu'on puisse espérer que se substitue, à la priorité donnée au "faire la classe à la classe", une combinaison de la conduite collective de la classe avec le souci du développement optimal de chacun, et cela non pas dans le temps de l'annuité scolaire, mais dans le cadre d'une stratégie du développement à long terme.

Quant à la parole dite universelle, c'est celle qui concerne les problèmes fondamentaux, les valeurs, les visées de la culture et de la civilisation. Elle est confrontation aux énigmes de la vie, aux "grands pourquoi de l'existence". Son intérêt pour l'école est considérable car, comme le montrent les ateliers de philosophie, de la Maternelle à la Seconde, elle transforme le statut social de l'élève. Il est amené à se positionner en "interlocuteur valable" qui se découvre capable de produire des pensées du même ordre que les gens dont c'est la fonction de réfléchir. Cette direction manque cruellement, alors qu'elle s'impose.

La Charte du XXI^{ème} siècle prend, certes, en compte la plupart des considérations qui précèdent. Elle propose un nouveau style de parole. Mais probablement

comporte-t-elle trois insuffisances :

- Elle ne commence pas résolument son projet de réforme par ce qui devrait en être le commencement : les familles et la Maternelle, réformes de base sans lesquelles celles qui suivent ne peuvent prendre tout leur sens.

- Elle est trop imprécise sur les modifications à apporter pour que puisse se développer une véritable triple alliance entre maîtres et élèves : l'alliance cognitive, l'alliance identitaire, l'alliance sociale.

- Elle laisse beaucoup trop de côté ce point fondamental, dont tous les autres dépendent, qu'est la formation à la relation.

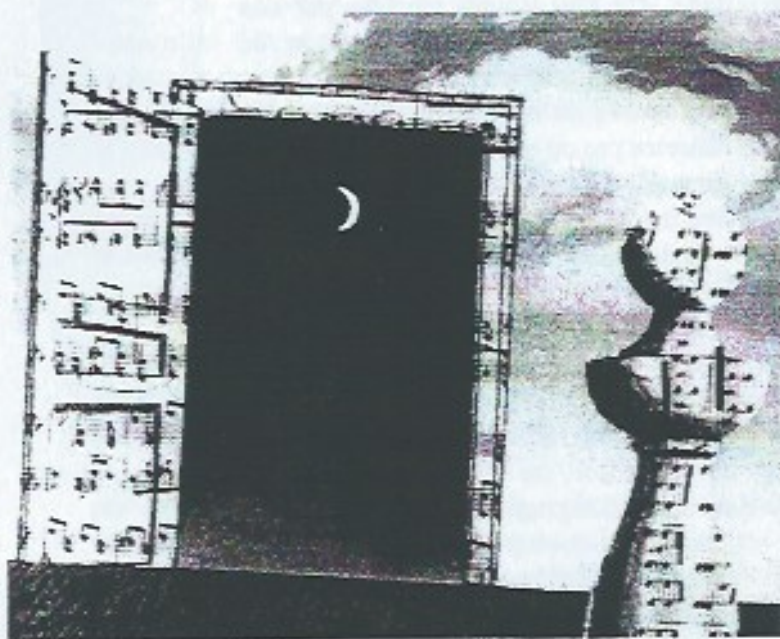
Bien sûr, l'idée de faire de tous, élèves, professeurs et institution, des co-acteurs, des co-constructeurs participant activement à l'accouchement d'une nouvelle école et d'une nouvelle société, doit à tout prix être préservée. Mais probablement faut-il être plus ambitieux.

Si nous voulons qu'une nouvelle circulation de la parole s'instaure.

- Nous avons besoin d'une école où la finalité, centrée sur les apprentissages, s'insère dans une temporalité autrement conçue, l'école du développement à long terme des qualités de chacun.

- Nous avons besoin d'une école de la solidarité entre les générations pour co-construire l'avenir.

- Nous avons besoin d'une école qui sache produire de la considération réciproque.



*Le Savoir,
R. Magritte*